THÉÂTRE de Sartrouville et des Yvelines CDN
direction ABDELWAHEB SEFSAF

UN ATTENTAT AU CŒUR

Il est des événements qui nous frappent au cœur. Et il en est d'autres qui nous obligent à regarder le monde en face, à regarder notre pays, notre société, et parfois même à nous regarder nous-mêmes.

Le 23 octobre dernier, à Trappes et à La Verrière, dans les Yvelines, notre département, une fusillade raciste a coûté la vie à Pengo Bossio Wangi, âgé de 26 ans, jeune espoir français du MMA. Cinq autres personnes ont été blessées, parmi lesquelles une enfant de douze ans.

Une enfant de douze ans qui, après avoir survécu à cette violence, dira à ses parents ces mots bouleversants : « Je me suis battue pour vous. »

Il faudrait pouvoir s'arrêter là. S'arrêter devant ces mots. Devant cette enfant. Devant cette vie fauchée. Devant ces familles auxquelles rien ne rendra désormais ce qui leur a été arraché.

Mais nous ne le pouvons pas.

Car cet acte n'est pas seulement un crime. Il est le symptôme terrible d'une maladie qui gagne notre société : celle de la haine de l'autre, de sa désignation comme ennemi, de sa réduction à une couleur de peau, à une origine, à une religion.

L'auteur présumé des tirs, dont les motivations racistes et islamophobes ont été mises en évidence au cours de l'enquête, aurait revendiqué le fait d'avoir visé des personnes noires et arabes. Son geste meurtrier s'inscrit dans un climat idéologique où le fantasme, le ressentiment et la haine finissent par se confondre jusqu'à devenir une justification du meurtre.

Cet attentat perpétré ici, sur cette terre familière, dans ces Yvelines qui sont les nôtres, nous rappelle, si besoin était, que la haine n'habite pas seulement les marges lointaines de notre société. Elle peut surgir au détour d'une rue, devant nos maisons, au milieu de nos vies ordinaires.

Elle peut prendre plusieurs visages. Raciste, xénophobe, antisémite, islamophobe, homophobe. Elle change de cible, mais elle obéit toujours à la même mécanique : désigner l'autre, le rendre étranger à notre humanité, lui retirer peu à peu sa place parmi nous.

Et toujours, toujours, elle se nourrit de mots.

De mots qui stigmatisent. De mots qui humilient. De mots qui opposent. De discours qui fabriquent des frontières entre les citoyens, désignent des boucs émissaires et entretiennent la peur pour mieux nourrir les ambitions électorales de quelques-uns.

Nous connaissons ces discours. Ils nous révoltent. Ils nous donnent parfois la nausée. Ils nous mettent en colère. Mais nous ne pouvons plus nous contenter de nous en indigner.

Car les mots ne sont jamais innocents lorsqu'ils assignent, lorsqu'ils excluent, lorsqu'ils désignent des populations entières comme responsables de tous les maux d'une nation. L'histoire nous l'a appris : avant les coups, il y a les mots ; avant les persécutions, il y a les désignations ; avant les crimes, il y a toujours eu des discours pour rendre l'inacceptable pensable.

Et lorsque survient le meurtre, il est trop tard pour prétendre que nous n'avions pas entendu.

Ce qui nous sidère aujourd'hui, c'est aussi le silence, ou la prudence assourdissante de certains responsables politiques face à ce crime et au climat qui l'a rendu possible. Comme si l'on pouvait détourner le regard lorsque le poison se répand. Comme si l'on pouvait encore jouer avec les fractures de notre pays sans avoir à répondre de leurs conséquences.

Car c'est bien le socle de notre République qui vacille.

Les valeurs, les principes, les lois qui font de nous des citoyens et des concitoyens. Des femmes et des hommes qui, malgré leurs différences, appartiennent à une même communauté de destin.

Alors, oui, je pose cette question : cela a-t-il encore un sens, aujourd'hui, de parler de fraternité ?

Je voudrais même aller plus loin.

Ne sommes-nous pas appelés à devenir davantage que des frères d'armes, davantage que des compagnons d'une même histoire nationale ? Ne devons-nous pas apprendre à devenir des frères et des sœurs d'âme ?

Non pas parce que nous nous ressemblons. Mais précisément parce que nous ne nous ressemblons pas. Parce que nous ne venons pas des mêmes histoires, que nous ne portons pas les mêmes mémoires, que nous ne croyons pas aux mêmes choses. Et que cette différence, loin de nous séparer, devrait être la matière même de notre humanité commune.

Contre la lâcheté, contre les renoncements, contre les trahisons de celles et ceux qui devraient protéger notre bien commun, nous devons opposer le courage de la pensée, la force de la culture et l'engagement de la poésie.

Car les poètes ont toujours été du côté de celles et ceux que l'on prive de parole.

Ils ont payé, parfois de leur liberté, parfois de leur vie, leur fidélité à une certaine idée de l'homme. Ils ont traversé les frontières, les prisons, les exils. Ils ont écrit contre l'oubli, contre l'injustice, contre l'effacement des peuples et des individus.

Ils ont porté la voix des absents, des humiliés, des invisibles. Ils ont rappelé que nul être humain ne pouvait être réduit à son origine, à son appartenance, à son histoire, ni même à la violence qu'il avait subie.

De tout temps, les poètes ont tracé des chemins là où les hommes dressaient des murs.

Et c'est cette responsabilité que nous faisons nôtre, dans nos théâtres.

Car le théâtre est un lieu singulier. Un lieu où l'on vient écouter la parole de l'autre, où l'on accepte de se laisser déplacer, bouleverser, contredire. Un lieu où l'on apprend à regarder un visage sans le réduire à ce que l'on croit savoir de lui.

Sur une scène, l'homme se donne à voir dans toute sa complexité, sa beauté, son génie, ses contradictions, ses fragilités. Il cesse d'être une catégorie, une statistique, une menace supposée. Il redevient un être humain.

Et dans la salle, des femmes et des hommes qui ne se connaissent pas, qui ne se ressemblent pas nécessairement, font ensemble l'expérience d'une même émotion, d'une même pensée, d'une même humanité.

C'est cela, faire peuple.

C'est cela, faire société.

C'est cela, faire monde.

Là où certaines tribunes politiques désignent des ennemis, le théâtre ouvre un espace où chacun peut retrouver sa place. Là où certains récits enferment les individus dans des identités assignées, nous faisons entendre la pluralité des histoires et des mémoires.

Nous opposons au roman national fantasmé, qui réécrit l'histoire pour mieux en effacer les blessures, la vérité complexe de nos héritages. Nous refusons que la colonisation soit travestie en mission civilisatrice. Nous refusons que la domination des hommes sur

les femmes, cette longue histoire d'inégalités, d'effacements et de spoliations, soit reléguée au rang d'un passé dont nous n'aurions plus rien à apprendre.

Nous faisons entendre les récits de celles et ceux que l'histoire officielle a trop longtemps laissés dans l'ombre.

Non pour substituer une mémoire à une autre. Non pour dresser les souffrances les unes contre les autres. Mais pour que toutes puissent être entendues, reconnues et partagées.

Car il n'y a pas de fraternité possible sans reconnaissance. Il n'y a pas de communauté de destin sans justice. Et il n'y a pas d'avenir commun si certains doivent encore se battre pour obtenir le droit élémentaire d'exister dignement.

Pengo Bossio Wangi et les autres victimes de cet attentat seraient-ils responsables des décennies d'aveuglement, de renoncements et de fractures politiques qui ont conduit notre pays à ne plus savoir se parler, à ne plus savoir s'écouter, parfois même à ne plus savoir se regarder ?

Bien sûr que non.

Ils ne sont responsables de rien.

Ils sont les victimes d'une haine qui les a désignés pour ce qu'ils étaient supposés représenter aux yeux de leur meurtrier. Des vies singulières, irremplaçables, arrachées à elles-mêmes, à leurs familles, à leurs rêves et à leur avenir.

Et c'est précisément pour cela que nous devons nous tenir debout.

Ici, dans nos théâtres, nous entendons et nous faisons entendre notre humanité. Nous accueillons les paroles qui réparent, les récits qui relient, les œuvres qui déplacent les frontières de notre regard.

Nous savons que la culture ne désarme pas à elle seule les meurtriers. Nous savons qu'un poème ne ressuscite pas les morts et qu'une représentation ne suffit pas à faire reculer la haine.

Mais nous savons aussi que renoncer aux mots, abandonner les récits, laisser aux discours de haine le monopole de la parole publique, ce serait déjà leur céder une part de notre humanité.

Alors nous continuerons.

Nous continuerons à faire entendre les poètes qui réconcilient l'homme avec lui-même. Ceux qui dénoncent les injustices, qui combattent l'humiliation, qui rendent visibles les

vies invisibilisées. Ceux qui nous rappellent que la dignité humaine n'a ni couleur, ni frontière, ni religion, ni condition.

Et nous continuerons à défendre cette conviction, qui est au fondement même de notre engagement artistique et citoyen : chaque femme, chaque homme, chaque enfant a le droit d'exister pleinement, librement, dignement.

Nous voulons redire aujourd'hui notre profonde solidarité aux victimes de l'attentat de Trappes et de La Verrière, à leurs familles, à leurs proches et à toutes celles et ceux dont les vies ont été bouleversées par cette tragédie.

Nous voulons également témoigner notre solidarité à toutes les personnes victimes de racisme, de discriminations, de stigmatisation ou de mépris en raison de leur origine, de leur couleur de peau, de leur appartenance religieuse ou de leur orientation sexuelle.

Et nous voulons leur dire qu'ici, dans cette maison de théâtre, elles ont toute leur place.

Parce que le théâtre est une maison où l'on ne demande pas à l'autre de justifier son existence avant de lui ouvrir la porte.

Parce que nous savons la puissance des mots. Leur capacité à blesser, à séparer, à détruire. Mais aussi leur pouvoir de relever, de rapprocher, de réparer.

Parce que nous croyons que la poésie n'est pas un refuge loin du monde, mais une manière de lui résister. Qu'elle n'est pas un luxe lorsque le monde vacille, mais une nécessité lorsque l'humanité se dérobe.

Et parce que, face à ceux qui veulent faire de nos différences des frontières, nous continuerons à faire de nos différences une rencontre.

Nous n'avons pas d'autre ambition que celle-ci : faire entendre toutes les voix, accueillir toutes les mémoires, faire place à toutes les histoires.

Pour que personne ne soit condamné au silence.

Pour que personne ne soit assigné à la haine.

Pour que personne n'ait jamais à se battre pour avoir le droit d'être parmi nous.

Et pour que demeure, envers et contre tout, cette promesse magnifique et fragile : celle de faire humanité ensemble.